

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 26 (1888)
Heft: 8

Artikel: Jeunesse et beauté
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-190289>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Jeunesse et beauté.

Un poète a dit que la beauté naquit un jour du sourire des dieux. Nous nous garderons bien de lui contester cette haute et gracieuse origine, mais il faut cependant constater que les dieux ne la douèrent point de l'immortalité, car, jusqu'à ce jour, on n'a point vu d'Hébé sur la terre, comme dans l'Olympe, jouir de tout l'éclat d'une jeunesse éternelle.

La jeunesse passe, sa fraîcheur se ternit, ses grâces s'effacent trop rapidement. Mais, si quelque chose peut atténuer les ravages du temps, c'est assurément l'hygiène appliquée aux soins de la toilette aussi bien qu'au choix du logement, de l'habillement et surtout de l'alimentation. Ces soins sont d'autant plus nécessaires que, de nos jours, chacun veut paraître de plus en plus jeune, à mesure que les années s'ajoutent; et l'on arrive ainsi à prouver quel'on n'a réellement que l'âge que l'on paraît avoir, rhumatismes et autres infirmités à part. Et il faut se réjouir de ces tendances, sans lesquelles nous serions entourés d'une foule de cacochymes et de gens défraîchis qui figureraient bien tristement sur la scène du monde.

Au surplus, dans tous les temps et dans tous les pays, le désir de plaisir, si naturel chez la femme, a fait chercher les moyens de rehausser l'éclat de la beauté, d'en perpétuer la durée ou d'en rétablir les brèches. C'est ainsi que, de tous les cosmétiques, le plus ancien est le fard d'antimoine, auquel les femmes de l'Orient durent d'avoir les yeux plus expressifs et grandement fendus.

En Europe, le blanc et le rouge ont fait fortune. Mais la plupart des fards, à base d'oxydes métalliques ou sels le plus souvent toxiques, sont incapables de réparer les injures du temps et d'effacer les rides de la vieillesse; ils produisent, en raison d'une préparation irrationnelle, et alors même qu'ils sont dépourvus de toxicité, des effets diamétralement contraires. Les couches de fard obstruant la peau et s'opposant à la transpiration constante, bien qu'insensible, amènent, à bref délai, la déformation des traits; la peau se fane et le teint se flétrit. Combien de femmes perdent ainsi, à force d'art, jusqu'à l'avantage de paraître jeunes... dans leur jeunesse!

Prenez garde, mesdames !

On minço.

Du que lo mondo est mondo, lài a adé z'u dâi bracaillons on pou pertot, et mè mouzo que tant que lo mondo dourerà, lài arà adé dâi dzeins à petitia concheince por quoi on blosset dè mounia vaut mì què l'honneu et lo bon renom et à quoi ne tsaudrài rein dè veindrè lão z'âma se cein poivè lão rapportâ oquie, et qu'amont atant la paidrè què dè paidrè oquie d'autro. Por leu, l'est tot-on.

On crouïo guieux avai atsetâ onna tchivra à crédit, et l'avai promet dè la pâyi cauquie temps après. Quand lo termo arrêvâ, diabe lo pas que sè démezézâ po teni sa parola, et cé qu'avai veindu la cabra dut atteindrè, et l'eut bio lo relanci po avai n'ardzeint, n'avancâ pas mé què dè cratchi perque

bas. On dzo, que lo reincontrâ, lo menacâ dè lo remettre à protiureu se ne pâyivè pas et l'autre lài démandâ dè preindrè pacheince onco quieinzè dzo et que sein fauta, l'âodrài lo pâyi. Lè quieinzè dzo sè passont, et lo gaillâ fe coumeint Malbrouque: ne revint pas.

— N'est pas quiestion dè cein, ora, lài fâ lo créancier, qu'allâ lo trovâ, vao-tou pâyi, oï ào na ?

— Coumeint, pâyi! repond lo crouïo sire, t'ê dza pâyi, et t'as bin dâo toupet dè veni mè recliamâ oquie; tè dâivo rein !

Et lo chenapan l'einvoyâ à ti lè diablio ein lài sotegneint que l'avai pâyi quand bin n'étai pas veré.

— Ah! l'est dinsè que te vao férè, repond lo veindiao, eh bin, atteinds !

Adon portâ plieinte ào dzudzo dè pé que lè fe paraitrè ti dou, et lè vouaïquie remé à sè tsermaili et à preteindrè ti dou que l'aviont lè drâi. Lo dzudzo ne savai pas què férè, et cé qu'avai veindu la tchivra, qu'étai on bravo hommo et que sè peinsâvè que l'autre avai portant on pou dè concheince, fe ào dzudzo :

— Eh bin, se Sami (lo larro s'appelâvè Sami), se Sami ousè djurâ que l'a payi, lài reclâamo perein !

— Eh bin, vo z'oûdè, se fâ lo dzudzo à Sami, pâodè-vo djurâ d'avai pâyi cllia tchivra ?

— Et oï, repond lo chenapan.

Ora ne sé pas se fe : « croix de bois, croix de fer, si je mens, je vais en enfer », ào bin se fe coumeint quand on prétè sermeint; mâ tantiâ que djurâ d'avai pâyi, et tot fut de. La comparuchon botsâ, et tsacon sè reterâ.

Ein décheindeint lè z'égras dè tsi lo dzudzo, lo brâvo hommo, à quoui l'autre fasâi pedi, lài fâ :

— Mâ! qu'as-tou peinsâ, Sami, te vins portant dè paidrè te n'âma !

— T'as bin perdu ta tchivra. tè ! lài repond lo coquien.

Le Rastaquouère.

Voilà un mot qui a passé dans la langue courante des boulevardiers parisiens, qu'on entend même assez fréquemment chez nous, et dont peu de personnes sauraient expliquer l'origine, qui est d'ailleurs fort récente. Lucien Rigaud, dans son dictionnaire d'argot moderne, orthographie le mot de cette façon : *rastaquère*, et il le définit de la sorte :

« Etranger et principalement Brésilien en toilette riche et de mauvais goût. »

Et comme exemple, il ajoute ce portrait, emprunté aux *Femmes des autres*, de Richard :

« Il y avait à côté d'elle un gros monsieur à cravate voyante, avec des gants de peau de chien extravagants, et couvert de bijoux. Ses cheveux noirs-bleus frisaient sous un chapeau gris, qui faisait paraître encore plus basanée la figure de son possesseur. C'était un rastaquère de la plus belle eau. »

Dans le journalisme, l'habitude a prévalu d'écrire *rastaquouère*, car, dans la conversation, le mot se prononce avec une accentuation railleuse sur la syllabe *ou*.

Le *Matin* nous dit comment le mot est entré dans la langue :